

De-ci de-là

Si la foule, de l'autre côté de l'Atlantique, ne nous connaît guère, il y a toujours bien, en France du moins, un certain nombre d'esprits d'élite qui savent que nous existons. Ce sont, d'abord, les forts en géographie : ceux-là, par dignité professionnelle, sont tenus de connaître qu'il y a des Canadiens-Français. Mais il y a bien aussi des gens qui, même sans avoir jamais ouvert Reclus, pensent à nous et en parlent souvent. Les Normands sont au premier rang de ces amis que nous avons là-bas. On se rappelle la belle fête que les Rouennais ont donnée, l'an dernier, en l'honneur d'un groupe de Canadiens qui se trouvaient de passage à Paris.

Cette année, le 30 mai dernier, on s'est encore occupé de nous à Rouen. L'honorable M. Fabre, commissaire général du Canada, y a présidé une soirée solennelle donnée en l'honneur du Canada. On a exécuté plusieurs de nos chants populaires, on a dit plusieurs poésies franco-canadiennes. Mais la pièce de résistance, ce fut une conférence de M. Jehan Soudan de Pierrefitte, laquelle avait pour titre : "En Canada.—Les Normands d'Amérique". J'ai sous les yeux le compte rendu de cette fête et de cette conférence, publié par le *Nouvelliste de Rouen* du 31 mai, et c'est d'une lecture bien touchante. A part le côté émotion, il est toujours intéressant de voir comment on nous juge de loin. Et quelle joie pour nous, de savoir que nos sympathiques cousins de Normandie sont bien contents de nous !—Relevons pourtant quelques légères erreurs commises à notre endroit.

"En Canada, dit le compte rendu de la conférence de M. de Pierrefitte, on parle comme les Normands de nos villages, un piano s'appelle un clavecin, un coup de neige est une poudre de riz ; on dit la soirante pour désigner le crépuscule.—Vingt régiments canadiens ont le drapeau français."

Le clavecin ! Il faut être d'une belle érudition, en Canada, pour savoir ce que c'est ; et la plupart d'entre nous ne sauraient, sans le secours de leur dictionnaire, en dire quoi que ce soit de sensé.

Voir notre "poudrière" trans-

formée en "poudre de riz", et mourir ! Si vous voulez, nous allons dire que c'est la faute du typographe ; et nous remettons à une autre fois de mourir.

Non, nous ne disons pas la "soirante", mais la "brunante", et c'est fort joli.

Quant à nos "vingt régiments" qui arborent le drapeau français, si c'était vrai, il ne faudrait pas le crier sur les toits. Car si nos très chers amis des provinces anglaises apprenaient que même un de nos bataillons marche aux couleurs françaises, ils ne seraient pas longs à nous lancer sur le dos cinquante régiments très anglo-saxons. Il est vrai, Dieu merci, qu'ils trouveraient à qui parler. Mais il est mieux de ne pas appuyer sur des sujets de cette sorte, pour ne pas réveiller le chat qui, un peu partout, dort sur l'une ou l'autre oreille et peut-être sur les deux. D'ailleurs, comme on sait, il y a plusieurs années déjà que, sur le conseil de l'un de nos grands hommes, nous avons cessé nos luttes fratricides.—Il ne résulte pas moins de l'incident que nos cousins de Rouen ont failli nous mettre dans de beaux draps, bien qu'avec les meilleures intentions du monde.

Si quelqu'un, frappé des petites inexactitudes que je viens de reprocher aux gens de Normandie, s'appêtait à leur jeter la pierre, je lui dirais : "Vous, mon cher, faites-nous une conférence sur ce sujet : "En France.—Les Normands d'Europe. Et nous demanderons aux Rouennais de ne pas trop s'amuser à vos dépens."

Qu'il est malaisé de rester calme quand on voit de quelle façon on traite parfois ce pauvre... bon sens !

Nos écoles françaises ont eu beau biller à Chicago : quelques-uns d'entre nous n'en ont pas moins dit tout le mal possible. C'est en vain qu'à Paris, l'an dernier, elles ont encore obtenu les plus grands succès : nos *réformistes* ont continué de crier qu'elles ne valent rien. Nous leur avons alors démontré que la province de Québec l'emporte sur les autres provinces du Canada par la quantité proportionnelle de sa population scolaire. Cela ne fait rien ! La province de Québec est tou-

jours à la queue de la Confédération, en matière d'éducation ! Maintenant, voilà que l'on annonce, au témoignage de quelques journaux, que, d'après le recensement qui vient d'être fait, les écoles d'Ontario auraient perdu, au cours des dix dernières années, 21,459 élèves, tandis que celles de Québec auraient gagné, durant la même décade, 51,599 élèves. N'importe ! Dans peu de mois, on recommencera la même chanson sur l'état pitoyable de notre organisation scolaire française.—Ah ! les hypocrites ! Les malfaiteurs !

Je n'ai rencontré que dernièrement un ouvrage canadien dont j'ignorais absolument l'existence, qui fut imprimé à Québec en 1895. Ce n'est pas un bien gros volume, mais une petite brochure de 40 pages, qui a pour titre *Chronologie de l'histoire des Etats-Unis d'Amérique*. Cela commence avec Christophe Colomb, et s'en va année par année jusqu'à 1893. La jeunesse, qui a le bonheur d'étudier l'histoire et de subir là-dessus de multiples examens, ne peut que tirer grand profit de cet aide-mémoire. Quant à nous, les vieilles gens, qui ne savons jamais où prendre tel ou tel renseignement au moment opportun, ayons cet opuscule, avec quelques autres, toujours à portée de la main ; et nous aurons à peu de frais l'air d'être fort savants.—L'auteur de cet opuscule ? demandez-vous. Cet auteur, qui a fait imprimer bien d'autres choses aussi, est un illustre personnage, qui occupe brillamment un siège archiepiscopal, — mais non en Chine, ni en Egypte, ni en Angleterre, ni en quantité d'autres endroits, — et qui aurait livré ce petit ouvrage aux typographes bien avant 1895, s'il n'avait pas été évêque de Chicoutimi de 1888 à 1893. La discrétion m'empêche vraiment d'en dire davantage.

C'est toujours une fête, pour les délicats, de lire les premiers Paris du *Paris-Canada*. C'est l'honorable M. Fabre, commissaire général du Canada, qui les écrit, et qui se donne ainsi l'illusion prolongée qu'il est encore journaliste. Son article du 1er juin, sur les débats du Parlement d'Ottawa, est l'un des plus char-